

FUNÉRAILLES

DE

ÉMILE COTTON

Membre non résidant

à GRENOBLE

le mercredi 15 mars 1950.

DISCOURS

DE

M. MAURICE GIGNOUX

Membre de l'Académie des sciences.

MADAME,

Si je me permets de prendre la parole à mon tour, c'est à deux titres bien divers.

Je viens vous dire d'abord que l'Académie des sciences s'associe à l'hommage que nous rendons à un de ses membres; la soudaine brusquerie de ce malheur n'a pas permis à nos confrères mathématiciens de venir aujourd'hui, comme il eût convenu, évoquer la carrière scientifique de celui qu'ils avaient appelé à siéger parmi eux;

une Notice lue dans une de leurs prochaines séances perpétuera le souvenir de son œuvre scientifique.

Mais c'est aussi comme ami d'Émile Cotton que je m'adresse à vous : j'ai en effet le privilège d'être ici le plus ancien de ses collègues, et, je me permets de le dire, de ses amis. Nous nous sommes connus dès mon arrivée à Grenoble, en 1909. Donc, pendant près d'un demi-siècle, nous avons admiré ensemble le même cadre montagneux, nous avons vu grandir autour de nous nos deux familles, nous avons vu jouer ensemble nos enfants, partageant les mêmes joies et les mêmes soucis. Puis, déjà touché par la maladie, c'est en compagnie d'Émile Cotton que j'ai fait ma dernière promenade à ski dans nos montagnes.

Et quand vous êtes venus habiter cette chère maison du vieux St-Laurent où j'avais moi-même installé mon jeune foyer en 1910, la pensée que vous admiriez à votre tour, de ces fenêtres, ce même panorama du St-Eynard, de l'Isère, de Belledonne, nous avait encore rapprochés, comme rapprochent un concert écouté en commun ou une lecture partagée. Puis lorsqu'aux vacances vous quittiez ce cadre grenoblois, nous vous suivions par la pensée vers ce terroir rural du Revermont d'où les Cotton étaient issus, où vous aviez la bonne fortune de réunir tous les vôtres, et d'y retrouver ces profondes racines ancestrales grâce auxquelles les mêmes ressorts de vie se transmettent de génération en génération.

Vous avez été, mon cher collègue et ami, le fondateur et le chef d'une de ces générations ; et vos dernières années ont été consolées par la foi et l'espérance que vous aviez de survivre en vos nombreux descendants. Vous leur avez légué ces mêmes traditions familiales et universitaires qui avaient fait la force et l'unité de votre vie.

Mais votre vertu capitale, fille de cette foi et de ces espérances, était la plus grande de toutes les vertus, la charité, la bonté, la tolérance ; je n'ai pas le souvenir de vous avoir entendu une seule

fois vous impatienter, ni même dire du mal de qui que ce soit: c'est un éloge bien rare et comme l'évocation d'un monde où tous seraient bons, où tous s'entraideraient. C'était votre façon de résoudre les questions sociales. Et je vous entends encore, au cours d'une de nos assemblées universitaires, où exceptionnellement on avait agité des problèmes politiques et sociaux, je vous entends encore, affirmer de votre voix douce, mais résolue: «Moi, je suis passionnément modéré». Je sais bien que dans un pays comme le nôtre il y a aussi des passionnés extrémistes, dont les voix, parlant plus haut, attestent ainsi nos libertés publiques. Mais il faut surtout, pour assurer la continuité de la vie d'un pays, des carrières comme la vôtre; il faut des existences unies, comme un beau fleuve tranquille, et dont le cours s'épanouit en multipliant dans leurs descendants les vertus qui les inspirent.

Il n'est pas juste de dire que nous sommes tous égaux devant la mort: il est des morts égoïstes, solitaires, où tout s'achève. Mais il en est d'autres qui révèlent la puissance et la fécondité cachées sous le voile de la douceur, de la modestie, du désintéressement.

Et ce qui nous réunit aujourd'hui, ce n'est point seulement l'observation d'une tradition mondaine, qui ne serait que la survie de l'antique culte des morts, c'est un hommage que nous rendons à une belle œuvre humaine et familiale dont vous avez été, Madame, la fidèle et dévouée collaboratrice, et que continuent vos nombreux enfants. Ce ne sont point seulement des larmes que nous versons autour de ce cercueil; mais c'est surtout une leçon que nous donne celui que nous pleurons.

Enfin, nous voudrions, Madame, que vous redisiez à ceux de vos proches restés aujourd'hui loin de vous, que cette leçon, nous l'avons entendue, et qu'elle survivra dans le cœur de tous ceux qui furent les collègues et les amis d'Émile Cotton.